

# Raymond Jeanvrot

## Une passion royaliste





Le Bordelais Raymond Jeanvrot (1884-1966), homme tourné vers le passé fut dès son plus jeune âge un pur et exclusif collectionneur, tout d'abord de documents liés au passé de sa famille originaire de Bordeaux et créole de la Guadeloupe ; puis sous l'impulsion d'un sentiment royaliste d'un autre temps, de souvenirs bourbonniens. Peintures, estampes et objets divers, avec une prédilection, après Louis XVI et Marie-Antoinette, en qui il ne voyait que les "Rois martyrs" pour les souverains et princes de la Restauration, particulièrement la duchesse de Berry, qui fut emprisonnée à Blaye, tout près de Bordeaux, et le duc de Bordeaux, dont le titre honore la première ville de France à se rallier au retour des Bourbons en 1814.

Parallèlement à la constitution de cet ensemble unique consacré aux derniers rois de France qui est aussi un chapitre de l'histoire du goût, Jeanvrot commença d'écrire dès 1900 un journal qu'il tint tout au long de sa vie. La publication de très larges extraits, abondamment illustrés, de ce journal est la raison de l'exposition présente. Tel quel ce journal dévoile non seulement une personnalité attachante et hors du commun mais raconte et commente une collection, foisonnante et riche d'un peu plus de dix huit mille pièces. Cet ensemble fut acheté par la Ville de Bordeaux, sous réserve d'usufruit en 1958, et ce qui fut acquis par Jeanvrot à partir de cette date et jusqu'à sa mort, en 1966, fut légué.

Les pièces les plus représentatives de la collection sont depuis 1984 accessibles au public, installées dans quelques salles du musée des Arts décoratifs **qu'il est nécessaire de revoir en même temps que l'exposition**. Mais les réserves du musée conservent encore des éléments remarquables et intéressants qui, faute de place, ne peuvent être présentés en permanence. L'exposition d'aujourd'hui, qui rend un juste hommage à ce collectionneur exceptionnel, nous les fait en partie découvrir. Il faut enfin souligner que cette collection ne s'est pas immobilisée à la mort de son inventeur, mais a continué à s'enrichir de pièces -dons faits au musée et achats de la Ville de Bordeaux- qui auraient ravi Raymond Jeanvrot lui-même, d'autant plus que parfois il connaissait l'existence de ces objets ou de ces témoignages. Ainsi la grande statue en biscuit du jeune duc de Bordeaux à l'âge de sept ans, remarquable et unique tour de force de la manufacture de Sèvres, achetée à la vente du château de Groussay (collection Charles de Beistegui) en 1999, est-elle une oeuvre que Jeanvrot vit à différentes occasions et sur laquelle il revient plusieurs fois dans son journal, exprimant à la fois son admiration et son regret de ne pouvoir la posséder.

## Présentation de l'exposition

**Au rez-de-chaussée**, la partie de la collection consacrée aux rois, qui est aussi la plus importante, est évoquée ; tandis qu' **à l'étage** se trouvent les souvenirs de famille et le très précieux ensemble de miniatures sur ivoire et sur papier, portraits bordelais pour la plupart du plus vif intérêt pour l'histoire de la ville au XIXe siècle. Une petite section est consacrée aux souvenirs rapportés d'Italie, pays qui fut la patrie d'élection de cet homme cultivé et raffiné. Par ailleurs, à Naples comme à Venise ou à Rome, Parme ou Gorizia, Jeanvrot retrouvait la trace de ses chers Bourbons, le plus souvent en la personne des descendants de la duchesse de Berry qui avait épousé en secondes noces un Italien, le comte Ettore Lucchesi-Palli, dont elle eut cinq enfants !

Enfin dans **la dernière salle** : un ensemble de ces "petits maîtres" du XIXe siècle que Jeanvrot, en connaisseur avisé en avance sur son temps, mais peu fortuné, avait pu constituer. Pour vivre, Raymond Jeanvrot pratiquait à titre privé des expertises et des partages, opérations rendues possibles grâce à ses innombrables relations d'amitié et mondaines, tant à Bordeaux qu'à Paris, en France et en Italie, ce qui non seulement fut l'occasion de lui former le goût et d'affiner ses connaissances mais lui permit en outre, bien souvent, d'acquérir des oeuvres liées à son passé ou à des amis chers.

L'écrivain et critique d'art italien, Mario Praz, qui rencontra Jeanvrot et visita sa collection, écrit "*Pour lui les signes du zodiaque sont tous bourbonniens, chaque mois de l'année a ses anniversaires fleurdelisés*" ; on pourrait ajouter aussi que cet homme vécut en toute circonstance selon les élans de son coeur et de sa sensibilité.

A côté du titre de l'exposition et de la grande photo de Raymond Jeanvrot, tenant le coffre à bijoux de la duchesse de Berry, une **gravure** : Louis XVI et le dauphin dans la prison du Temple est un des premiers achats du collectionneur, "*Ma première gravure achetée à la foire de Bordeaux, mars 1898, chez l'antiquaire de Rudelle pour la somme de 4 frcs, j'étais âgé de 13 ans*", peut-on lire à son revers. A gauche, une **broderie** rehaussée de gouache est une image de la propagande royaliste créée à partir de 1795 et multipliée sous la Restauration. On y voit l'Urne funéraire, dont les contours du piédouche dessinent en blanc et sous une forme cachée les profils de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; à gauche, les lys ont été cassés par la Révolution mais l'Espérance renaît, ce que signifient, à droite, les lys fleurissant à nouveau, redressés par le retour des Bourbons.

Une grande **gravure** à la manière d'un dessin à la sanguine est un portrait de Louis XVI, martyr de la Révolution, intitulée "Etude d'un Bienheureux / Déposée à la Bibliothèque Vte le 28 pluviose an Ier n° 16"

**Portraits calligraphiés** de Louis XVI et Marie-Antoinette

**La lettre de Marie-Antoinette**, écrite la veille de son exécution à sa belle-soeur, Madame Elisabeth, tissée dans une soie est un travail lyonnais.

Dans la vitrine : Un petit **légumier** en faïence fine d' époque Restauration, sans marque, est décoré en impression de portraits royaux. D'un côté Louis XVI, de l'autre Marie-Antoinette. Sur le couvercle, Louis XVIII, le comte d'Artois ( futur Charles X), la duchesse d'Angoulême ( Madame Royale, fille de Louis XVI et Marie-Antoinette) et le duc de Berry. La propagande royaliste durant le règne de Louis XVIII aimait à rappeler le souvenir des rois martyrs et à placer le nouveau souverain sous l'égide de son frère aîné et sous celle de Henri IV présenté comme le premier modèle des Bourbons et lui aussi assassiné... Deux **vases** en porcelaine, monture en bronze, à la manière de Sèvres, datent du Second empire avec portraits de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; l'admiration que l'impératrice Eugénie vouait à Marie-Antoinette donna un souffle nouveau à l'iconographie de la reine et du roi et un goût très prononcé pour le style Louis XVI. Une **tasse** en porcelaine aux couleurs de deuil avec le profil de Louis XVI d'après Sauvage. L'ombre portée de deux objets "séditieux" en cuivre et plomb permet de reconnaître le profil de Louis XVI. L'**Eventail** d'époque Restauration dit au deuil de la Reine, le tulle noir est parsemé de larmes ; au centre, l'image de "l'Urne mystérieuse". "**La montre de Marie-Antoinette**" qui, selon la tradition transmise dans la famille descendant de Mme de Tourzel auprès de qui Jeanvrot en fit l'acquisition, aurait été donnée par la reine à Mme de Tourzel qui fut la gouvernante des Enfants de France à partir du 29 juillet 1789. **Boîte** aux portraits de Madame Elisabeth (en grisaille) et du petit Louis XVII qui a encore les couleurs de la vie.

Sur le mur de droite de la grande salle, des **peintures** et des **gravures** représentant la famille royale à l'époque de la Restauration :

**Louis XVIII**, comte de Provence, second fils (l'aîné étant Louis XVI) de Louis de France, dauphin, (fils de Louis XV), et de Marie Joséphe de Saxe. Nait à Versailles le 17 novembre 1755, épouse en 1771 Marie-Josèphe de Savoie (morte à Hartwell, en 1810) ; il émigre le 20 juin 1791. C'est avec l'appui de l'Angleterre et du gouvernement provisoire présidé par Talleyrand, qu' il est appelé au pouvoir alors que le Sénat vote la déchéance de Napoléon I<sup>er</sup> dans la nuit du 2 au 3 avril 1814. Louis XVIII s'installe aux Tuileries et, le 4 juin 1814, signe la Charte constitutionnelle. La première Restauration est interrompue par l'épisode des Cent-Jours au cours duquel Louis XVIII se réfugie à Gand, il revient en France après la seconde abdication de Napoléon. Il meurt aux Tuileries, sans postérité, le 16 novembre 1824.

**Le comte d'Artois** (Versailles 9 octobre 1757), jeune frère de Louis XVI, épouse en 1773 Marie-Thérèse de Savoie, soeur de la comtesse de Provence, qui meurt en 1805. Père de Louis Antoine d'Artois, duc d'Angoulême, et de Charles Ferdinand d'Artois, duc de Berry. Le comte d'Artois succède à son frère Louis XVIII sous le nom de Charles X.

La révolution de 1830 : le 25 juillet 1830 à Saint-Cloud, Charles X signe les quatre fameuses ordonnances devant lui permettre de maintenir l'autorité royale face à la poussée des libéraux et à la volonté de la Chambre, qui réclament entre autres le départ du ministre ultra Jules de Polignac. Ces ordonnances constituant une violation de la Charte ont pour conséquence immédiate le soulèvement de Paris les 27, 28 et 29 juillet 1830, les Trois glorieuses. Charles X abdique le 2 août 1830, d'abord en faveur de son fils, le duc d'Angoulême puis de son petit-fils, le duc de Bordeaux. Il meurt en exil à Goritz, à la frontière entre l'Italie et la Yougoslavie le 6 novembre 1836.

**Le duc d'Angoulême**, fils aîné du comte d'Artois, Charles X, et de Marie-Thérèse de Savoie (Versailles 6 août 1775), épouse sa cousine germaine, Madame Royale, la fille de Louis XVI, en 1799. Il meurt en exil à Goritz, sans postérité, le 3 juin 1844.

**Marie-Thérèse Charlotte, duchesse d'Angoulême**, née à Versailles le 19 décembre 1778 est la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Enfermée au Temple en 1792, elle est échangée en 1795 contre les commissaires français livrés aux Autrichiens par Dumouriez. Epouse de son cousin germain dont elle n'aura pas d'enfant, elle meurt en exil à Frohsdorf en Autriche, le 19 octobre 1851.

**Le duc de Berry**, fils cadet de Charles X, nait à Versailles le 24 janvier 1778, épouse en 1816 Marie-Caroline de Bourbon Sicile, meurt à Paris, assassiné par Louvel dans la soirée du 13 février 1820, à la sortie de l'Opéra.

**Marie-Caroline de Bourbon, duchesse de Berry**, née à Naples le 5 novembre 1798, fille de François I<sup>er</sup> roi des Deux Siciles et de Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche. Veuve du duc de Berry en 1820 dont elle a une fille, Louise d'Artois, et un fils, le duc de Bordeaux, elle se remarie le 14 décembre 1831 avec le comte Ettore Lucchesi Palli. Elle meurt en Autriche, à Brunsee le 17 avril 1870.

**Louise de France, Mademoiselle d'Artois** (Paris, 21 septembre 1819) épouse Charles III, Ferdinand Charles de Bourbon, duc de Parme. Veuve et régente de Parme après l'assassinat de son mari en 1854, elle meurt à Venise le 1 février 1864.

Le personnage royal qui tient la plus grande place dans la collection Jeanvrot est le **duc de Bordeaux, comte de Chambord**, Raymond Jeanvrot, dans son journal, l'appelle "mon prince bien-aimé". Par ailleurs, aucun prince ou roi n'a suscité une iconographie aussi abondante, depuis sa naissance miraculeuse, sept mois après l'assassinat de son père, le duc de Berry, jusqu'à son renoncement à la couronne de France en 1873.

Henri Dieudonné, duc de Bordeaux, désigné sous le titre de comte de Chambord dès l'exil de 1830 et exclusivement à partir de 1839, puis par ses partisans, sous le titre de Henri V comme prétendant au trône de France, nait à Paris le 29 septembre 1820, fils posthume du duc de Berry. Célébré à sa naissance comme "l'Enfant du miracle", selon Lamartine. Après la révolution de 1830, il quitte la France avec la famille royale, il a alors dix ans et

connait d'abord l'exil en Ecosse, au palais de Holyrood, "hospitalité mélancolique et sombre qu'on reçoit et qu'on rend de Stuarts à Bourbons" (Victor Hugo) . Melle d'Artois et lui-même sont alors désignés dans la sentimentale et abondante iconographie légitimiste comme les "petits Ecossais" .

A la fin de l'année 1832, la famille royale s'établit à Prague, au palais du Hradshin. Rappelons que Chateaubriand, chargé en mai 1833 par la duchesse de Berry d'aller à Prague intercéder en sa faveur auprès du vieux roi, consacre dans les Mémoires d'outre-tombe (livre 38, chap. 2) d'émouvantes pages à cette visite, décrivant les jeunes princes, "innocents fugitifs, ils avaient l'air de deux gazelles cachées parmi les ruines". Le frère et la soeur sont alors encore très souvent représentés ensemble notamment par Grevedon et d'Hardiviller. Sur ces images, le prince est le plus souvent vêtu d'une redingote noire d'où sort une collerette de lingerie, rappelant la fraise portée à la fin du XVIIe siècle, détail vestimentaire très délibérément emprunté aux effigies d'Henri IV. Tenue adoptée pour la célébration de sa majorité par le mouvement Jeune France, en septembre 1833, au château de Butschirad. De toutes les régions de la France et de toutes les couches de la société, des délégations royalistes vinrent alors saluer le roi Henri V.

Un an après la mort de Charles X, le duc de Lévis devenu le gouverneur du duc de Bordeaux, décide qu'il est indispensable à l'éducation de son élève d'entreprendre un tour d'Europe. C'est durant un séjour à Rome où le comte de Chambord - il porte désormais ce titre - arrive le 20 octobre 1839 que le sculpteur Tenerani et le peintre Podesti exécutent son portrait. Ces deux oeuvres furent offertes à Jeanvrot par son ami le comte de Curzay qui les tenait du comte de Chambord lui-même.

En 1841 le comte de Chambord se rend en Allemagne, où il a un grave accident de cheval qui le laisse boiteux pour le restant de ses jours.

Un an plus tard à Londres, le comte de Chambord reçoit dans une maison louée à Belgrave Square, une importante délégation d'environ deux mille royalistes qui défilent pour lui rendre hommage entre le 28 novembre 1843 et le 12 janvier 1844. Le pèlerinage de Belgrave Square eut en France un certain retentissement en raison de l'ombrage qu'en prit le gouvernement de Juillet que dirigeait alors François Guizot. C'est également à la suite de ce séjour à Londres que Chateaubriand, qui y fut l'hôte considéré du comte de Chambord, consacra dans *La Vie de Rancé*, quelques belles pages à "son roi", "l'héritier des siècles [...] Il se cachait derrière moi comme le soleil derrière les ruines".

A partir de 1843, le comte de Chambord s'installe au château de Frohsdorf, entre Vienne et Wiener-Neustadt, où il passe désormais la majeure partie de son temps . Dès son mariage, sans postérité, avec Marie-Thérèse Béatrix d'Este, fille aînée du duc de Modène, le 15 novembre 1846, un grand nombre de portraits et de médailles du comte de Chambord ont pour pendant celui de son épouse.

Après la révolution de 1848 et jusqu'en 1857, il y eut de nombreuses tentatives de "fusion" entre la branche aînée des Bourbons, représentée par le comte de Chambord, et la branche cadette d'Orléans, représentée par les fils et petits-fils de Louis -Philippe I<sup>er</sup>. Cette fusion consistait, d'une part à faire reconnaître par les princes de la maison d'Orléans les droits héréditaires du comte de Chambord, d'autre part à gagner ce dernier à la monarchie constitutionnelle et parlementaire de 1830. Les projets de fusion échouèrent tous, et ce ne fut que beaucoup plus tard, le 5 août 1873, qu'eut lieu à Frohsdorf une entrevue réconciliatrice entre le comte de Chambord et le comte de Paris, petit-fils de Louis-Philippe. Conséquence très souhaitée des élections du 8 février 1871, caractérisées par une forte poussée de la droite, au lendemain des désastres conjugués de la guerre de 70 et de la Commune.

C'est à partir de cette date qu'il revint au maréchal-président Mac Mahon de convoquer l'Assemblée afin que la monarchie soit rétablie par un vote. Au cours de plusieurs entretiens qui eurent lieu à Salzbourg en octobre 1873, l'émissaire du parti royaliste, Charles Chesnelong, exposa au comte de Chambord les principes sur lesquels l'Assemblée reconnaîtrait et proclamerait la royauté de Henri V, l'accord semblait complet . En revanche la question du drapeau, blanc ou tricolore, ne fut pas tranchée, l'attachement du comte de Chambord au drapeau blanc étant tenace et profond. Ce drapeau blanc "...reçu comme un dépôt sacré du vieux roi, mon aïeul mourant en exil, a toujours été pour moi inséparable du souvenir de la patrie absente, il a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe" avait écrit le comte de Chambord, de Chambord même, le 5 juillet 1871, manifeste qui parut dans le journal l'Union. En dépit de ce point litigieux mais capital, Chesnelong revint de son ambassade plein d'espoir. La monarchie semblait un fait accompli. Quand, le 27 octobre 1873, dans une célèbre lettre adressée au même Chesnelong et publiée à nouveau dans l'Union, le prétendant déclara qu'il entendait rentrer en France sans conditions et sans renoncer au drapeau blanc. Les négociations furent dès lors rompues, "Henri V tenait à rester le petit-fils de Charles X" (*Mémoires du duc de Broglie*) et Victor Hugo, dans un poème, intitulé *Henri V*, écrit : "...C'est bien. L'homme est viril et fort qui se décide / A changer sa triste fin en un fier suicide; / Qui sait tout abdiquer hormis son vieil honneur ; / Qui cherche l'ombre ainsi qu'Hamlet dans Elsenour, / Et qui, se sentant grand surtout comme fantôme, / Ne vend pas son drapeau même au prix d'un royaume" .

Peu de temps après le septennat de Mac Mahon était voté. Le comte de Chambord se retirait définitivement à Frohsdorf où il mourut le 24 août 1883. Lorsque le bruit de la mort du comte de Chambord courut à Paris,

Edmond de Goncourt note dans son journal, "C'est le coup de hache qui coupe la dernière amarre retenant le temps présent au passé. Nous entrons à tout jamais dans l'ère des Gugusses".

## Le duc et la duchesse d'Angoulême à Bordeaux sur le mur à gauche de l'entrée

C'est à Bordeaux, avant même l'arrivée de Louis XVIII, le 12 mars 1814, que les royalistes connaissent leur premier succès. Wellington décide d'envoyer sur Bordeaux six ou sept mille hommes sous les ordres du général Beresford, le duc d'Angoulême le suit, dépêché d'Angleterre par Louis XVIII. Mais c'est bien au duc d'Angoulême que le maire de Bordeaux, Jean-Baptiste Lynch, remet les clés de la ville. Lynch remplace le drapeau tricolore par la cocarde blanche, le Te Deum est célébré dans la cathédrale par un vieil adversaire de Napoléon, Mgr d'Aviau. Par ailleurs, Les royalistes de la Gironde ayant constitué une garde d'honneur au duc d'Angoulême, portent au bras gauche un brassard vert et blanc qu'ils furent autorisés le 12 juillet suivant, à remplacer par une décoration, "Bordeaux 12 mars 1814".

En 1815, le duc et la duchesse d'Angoulême retournent à Bordeaux afin d'y célébrer le premier anniversaire de la Restauration. A leur arrivée le 5 mars, les fêtes se multiplient. C'est à cette occasion que l'ancien émigré devenu peintre, Gustave de Galard, fait le portrait des Altesses royales. A peu près simultanément, le Moniteur annonce le retour en France de Napoléon. C'est le début des Cent-Jours... Une dépêche de Louis XVIII donne au duc d'Angoulême le commandement d'un gouvernement général du midi avec cinq divisions militaires afin de barrer la route à "l'usurpateur", le duc d'Angoulême quitte Bordeaux le 10 mars et se dirige vers Toulouse, Montpellier et Nîmes. La duchesse d'Angoulême restée à Bordeaux, apprenant l'abandon de Paris par Louis XVIII, tente courageusement de mettre sur pied un plan de résistance afin d'embraser tout le midi mais peu à peu les différentes garnisons se rendent à la cause de l'empereur. L'attitude énergique de la duchesse d'Angoulême fera dire à Napoléon : "C'est le seul homme de la famille", tandis qu'une caricature, "Les extrêmes se touchent" énonce, "On la croit un mouton à Paris, c'est un démon à Bordeaux". Le général Clausel se ralliant à Napoléon, oblige Bordeaux à se rendre et la duchesse d'Angoulême après des adieux touchants, se résoud à partir. Un bateau doit l'emmener vers l'Espagne, elle embarque le 2 avril à Pauillac. En 1819, Jean Antoine Gros, élève de David, commémorera ce deuxième départ pour l'exil par un grand tableau offert par Louis XVIII au musée des Beaux Arts de Bordeaux, la duchesse d'Angoulême distribuant à ses fidèles les plumes blanches de son chapeau...

Généralissime de l'armée française, le duc d'Angoulême quitte Paris le 14 mars 1823, pour l'Espagne afin de renverser le gouvernement constitutionnel et de rétablir l'absolutisme du roi Ferdinand VII, prisonnier des Cortès. Quelques jours plus tard, le 6 avril, la duchesse d'Angoulême arrive à Bordeaux. Visite évoquée par le tableau d'Alexandre-François Caminade. Oeuvre à laquelle Jeanvrot était très attaché, il l'acheta en Italie à la princesse Massimo, une arrière-petite-fille de la duchesse de Berry et à sa mort la légua à la Chambre de commerce et d'industrie de Bordeaux.

L'expédition d'Espagne fut une campagne rapide qui se termina par la prise du fort de Trocadéro, le 31 août 1823. La mise en liberté de Ferdinand VII entraîna de sanglantes représailles, malgré la modération du duc d'Angoulême qui tenta de les limiter en promulguant l'ordonnance d'Andujar. Cette victoire, qualifiée par Mme de Boigne, dans ses Mémoires, de "très joli fait de guerre", remportée sur le libéralisme fut accueillie en France avec enthousiasme.

## Au fond à droite des pendules : les cristallo-cérames

On appelle **cristallo-cérames** les verreries à décor de médaillons blancs auxquels leur inclusion dans le cristal confère un caractère précieux en les parant de reflets argentés. Ce reflet argenté, obtenu lorsqu'une mince couche d'air se trouve introduite entre la céramique incluse et le cristal, est comparable à celui du sulfure d'argent, d'où l'appellation de sulfure parfois donnée au cristallo-cérame. La technique en fut mise au point à l'extrême fin du XVIIIe siècle et connut son apogée sous la Restauration où elle servit entre autres la propagande royaliste. D'où la présence du très joli et rare ensemble réuni par Jeanvrot.

Moins précieuses et plus populaires que les cristallo-cérames, mais comme eux témoignages de la ferveur légitimiste, de très nombreuses **pendules** ont pour sujet l'effigie du duc de Bordeaux en "Petit Ecossais" ou en colonel de la Garde royale, de la duchesse de Berry chevauchant en Vendée ou prisonnière à Blaye, de Louis XVIII ou de Louis XVI désignant la Constitution...

## Enrichissements de la collection après la mort de Jeanvrot

La **statue en biscuit** grandeur nature, du **duc de Bordeaux**, âgé de sept ans et revêtu de l'uniforme de cuirassier de la Garde royale, fut commandée à la manufacture de Sèvres et exécutée par le sculpteur Guersant, dans le courant de l'année 1827. Charles X en fit présent à sa nièce et belle-fille, la duchesse d'Angoulême, en 1828. Il s'agit d'un exemplaire unique.

Quelques pièces très importantes sont venues, comme cette statue, rejoindre la collection royaliste : une **boîte en or** au portrait de la duchesse de Berry qui fut offerte par cette dernière à l'un des deux témoins de la naissance "miraculeuse" du duc de Bordeaux . Le **portrait sur ivoire** de la duchesse de Berry en veuve est signée Sieurac. A l'intérieur du couvercle, gravée l'inscription suivante : "Donné par LL. A.A.R.R./ Monsieur, Madame la duchesse de Berry / et Mgr le Duc de Bordeaux à Mr Nicolas Victor Lainé / Grenadier au 4e Bon 9e Legion de la Garde Nationale / comme souvenir de la matinée du 29 septembre 1820". Sur le bord de la boîte : "Marguerite fils, joailler de S.A.R. Monsieur, rue St Honoré n°177" La boîte est dans un écrin en maroquin rouge aux armes du duc de Bordeaux. (Legs de Melle Henriette Lung).

Achetées aux descendants du comte de Mesnard, deux **boîtes** aussi exceptionnelles que la précédente, l'une en écaille brune doublée d'or présente six miniatures ovales sur ivoire de Dubois-Drahonnet et J. Baptiste Duchesne ; sur le couvercle, de gauche à droite, Charles X, la duchesse d'Angoulême, le duc d'Angoulême et sur le fond, la duchesse de Berry, le duc de Bordeaux, Louise de France. A l'intérieur du couvercle, l'inscription suivante: "Donnée par SAR / Madame, Duchesse de Berry / à Mr le comte de Mesnard / son premier écuyer / 1827". L'autre boîte, ovale en cristal de roche cerclée d'or, présente une miniature de la duchesse de Berry par Hollier d'après la célèbre peinture de Thomas Lawrence. La boîte porte dans son couvercle l'inscription : "Donnée par SAR / MADA-ME/ Duchesse de Berry / à sa bien-aimée filleule / Caroline de Mesnard/ 1838".

Une **tasse** en porcelaine de Jacob Petit, vers 1835-1840 ornée d'un portrait du jeune comte de Chambord d'après Grevedon, est un don de M. Bernard Flottes.

Deux **miniatures** ovales sur porcelaine, façon camée, signées S. Le Doux représentant le duc d'Angoulême et le duc de Berry furent acquises en 1974.

Signalons aussi, présenté dans une des salles du musée le mobilier d'enfant à la couronne de France, signé d'Alphonse Giroux, composé d'un secrétaire et d'une bibliothèque, offert par le roi Charles X à Melle d'Artois et au duc de Bordeaux. Ce mobilier put être acheté à Paris en 1975, chez l'antiquaire Chélo, spécialiste de la Restauration, que connaissait et appréciait grandement Raymond Jeanvrot. Et aussi le joli tableau "troubadour", acquis en 1971, la duchesse de Berry partant pour l'exil en 1830, avec la date de "1561" rappelant le départ pour l'Ecosse d'une autre jeune veuve et reine, Marie Stuart.

## La duchesse de Berry en Vendée et à Blaye

En 1830, l'exil d'Holyrood, accepté avec résignation par l'ensemble de la famille royale, fut intolérable à la mère du duc de Bordeaux, la duchesse de Berry, qui, dès le début avait désapprouvé l'abdication de son beau-père. A partir de là, elle se considéra comme régente de France et, à ce titre, prétendit mobiliser l'Europe contre Louis-Philippe et reconquérir la couronne pour son fils.

Malgré la désapprobation de la famille royale et celle des puissances étrangères sur lesquelles la duchesse de Berry voulait compter, mais qui avaient décidé de ne pas intervenir dans les affaires intérieures de la France ; malgré la désunion totale du parti monarchiste français, malgré enfin l'avis contraire de plusieurs grands chefs vendéens et surtout contre tout bon sens, la duchesse de Berry tenta de soulever la Vendée en 1832. Venant d'Italie, elle débarqua clandestinement à Marseille le 30 avril 1832. L'équipée vendéenne ne dura que quelques semaines et s'acheva dans la débandade après le combat héroïque de Chêne-en-Vieillevine. De juin à novembre, la duchesse de Berry resta cachée à Nantes dans la maison des demoiselles de Guiny continuant à envoyer des dépêches écrites au citron à tous les souverains d'Europe pour demander de l'aide. Trahie par un de ses émissaires, Simon Deutz, qui la vendit à Thiers, la duchesse de Berry fut arrêtée avec trois fidèles, et emmenée en prison dans la forteresse de Blaye ; elle y resta neuf mois, le temps de mettre au monde une petite fille.

En dépit de l'annonce tardive de son mariage avec Ettore Lucchesi-Palli, qui aurait été célébré dans le plus grand secret en Italie quelques mois auparavant, cette naissance que tentèrent de passer sous silence les plus fervents légitimistes, brouilla la duchesse de Berry avec la famille royale consternée et plongea dans le ridicule sa tentative de restauration, en achevant de consolider la position de Louis-Philippe.

La duchesse de Berry quitta la forteresse de Blaye le 8 juin 1833. Epouse d'Ettore Lucchesi Palli, elle continua de se considérer comme une princesse française. Elle vécut entre l'Italie et l'Autriche et mourut au château de Brunsee en Styrie, le 17 avril 1870.

Elle fut l'autre personnage royal de prédilection de Jeanvrot qui dans son journal l'appelle familièrement "Marie-Caroline", épris par delà les années, du charme pétulant, de l'entrain et du courage de cette princesse dont Louis XVIII disait : "En elle, rien n'est joli, tout est charmant".

## Les miniatures au premier étage

Parmi les objets d'art et les bibelots, qu'il aimait et connaissait si bien, Jeanvrot a réservé une place de choix à la miniature, art un peu négligé en France ; la **miniature** c'est-à-dire essentiellement les petits portraits sur ivoire et sur papier dont l'âge d'or se situe à peu près entre 1750 et 1850. Il aimait la miniature, en avait saisi la signification profonde et compris le rôle majeur qu'elle tient dans l'histoire sentimentale de la société jusqu'à l'invention de la photographie qui la remplace peu à peu. R. Jeanvrot sut acquérir quelques pièces de grande qualité, parées de signature prestigieuse (Urbain Guérin, Pauline Appert, Bourgeois, Jean Edmé Delacluze, Cior, Barlet, Domenico Bossi, Michele Albanesi, Nicolas Lefrançois, Ferdinand De Meys, Daniel Saint...) mais il eut aussi à coeur de réunir des portraits plus spécifiquement bordelais que sa grande connaissance de la société bordelaise du XIX<sup>ème</sup> siècle lui permit d'identifier. Ainsi demeure le souvenir de membres de sa famille et d'ancêtres d'amis grâce à ces miniaturistes installés à Bordeaux, notamment Pierre Edouard Dagoty, surnommé l'Isabey bordelais, Gustave de Galard, Légié, Boccia, Jeanne Gadou-Boyer ou Juan de Parada... et qui, en partie grâce à Jeanvrot, sont sortis de l'oubli.

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, les miniatures sont peintes sur ivoire, le plus souvent rondes ou ovales, leur format aura tendance à s'agrandir à partir de la Restauration. C'est le très talentueux portraitiste et miniaturiste Jean Baptiste Isabey qui, à partir de 1810 environ sans délaisser pour autant l'ivoire, met à la mode des miniatures de dimensions plus importantes, exécutées sur vélin et sur papier. Pierre Edouard Dagoty quant à lui, utilise le papier à partir de 1820.

Pour plus d'informations concernant la collection royaliste, voir Raymond Jeanvrot une passion royaliste, et les catalogues **Le duc de Bordeaux**, 1977, et **Fleur de lys et bonnet phrygien**, 1989 ; pour la collection de miniatures, **L'Âge d'or du petit portrait**, 1995